



FEUILLETON
jacques henric

Gottfried Benn, *Double vie*
Traduit de l'allemand
par Alexandre Vialatte
Allia, 224 p., 15 euros

■ En 1954, paraît aux éditions de Minuit *Double vie*, l'autobiographie de Gottfried Benn (belle traduction d'Alexandre Vialatte). Elle avait été publiée en Allemagne en 1950, avant la mort du poète en 1956, à l'âge de 70 ans. Allia la reprend aujourd'hui. Éditions courageuses, si l'on a en tête la sale habitude, plus que jamais actuelle, de faire le portrait de certains écrivains en commençant par faire état de leurs engagements politiques et de leurs fautes morales, avant d'en venir à l'essentiel, les œuvres. Céline, c'est d'abord l'antisémite; Gottfried Benn, c'est son engagement auprès d'Hitler en 1933. L'image qui me venait à l'esprit jusqu'alors, à l'énoncé de son nom, était: «Écrivain expressionniste compromis avec le nazisme.» Méconnaissant son œuvre, et je crains de n'être pas le seul, comment ne pas savoir gré aux éditions Allia d'avoir réédité *Double vie* (avec une postface datée de 1981 d'un des meilleurs spécialistes des courants expressionnistes sous la république de Weimar, Jean-Michel Palmier), et de m'avoir ainsi fait découvrir un des plus grands poètes et penseurs du 20^e siècle. Jugement critique que j'appuie sur la lecture, faite dans la lancée, des trois autres ouvrages de Gottfried Benn disponibles chez Gallimard, *Poèmes, Un poète et le monde, le Ptoléméen*.

GUIGNOLS SANGUINAIRES

Gottfried Benn rappelle dans *Curriculum d'un intellectualiste*, rédigé en 1934, publié en ouverture de *Double vie*, que les nazis, ayant pris le pouvoir (légalement) en 1933, des milliers d'intellectuels choisirent l'exil, et que quelques-uns décidèrent de rester, se déclarant «exilés de l'intérieur», autojustification cachant en vérité une fascination pour la figure d'Hitler. Comme le peuple allemand, à cause de la politique désastreuse de la république de Weimar et le souvenir du lourd tribut que l'Allemagne

LA MORT, LES MOTS

a dû payer après sa défaite de 1918, Hitler est apparu aux yeux de Gottfried Benn comme la figure d'un possible Sauveur. L'illusion fut de courte durée pour ce fils de pasteur révélué par l'antisémitisme et le racisme des nazis, grand lecteur de Rilke, Hölderlin, Baudelaire, Lautréamont, Claudel, Joyce... Après avoir accepté une modeste fonction honorifique du Reich, sa fièvre pour le national-socialisme tombe dès 1934. Il a tout compris. Pour fuir les SS, «bardes moyen-âgeux, histrions, guignols hystériques, sanguinaires», il s'engage comme médecin militaire dans la Wehrmacht où il rencontre des officiers hostiles à Hitler. Bien lui a pris d'aller au large car, en 1936, la revue SS *le Corps noir* engage une violente campagne contre la poésie expressionniste, qualifiée de production juive, dégénérée, et en 1937, elle s'en prend directement à Gottfried Benn. En 1938, il est interdit de publier. Il faut dire que ce médecin spécialiste des maladies vénériennes, dont la clientèle est constituée pour l'essentiel de prostituées, a eu une liaison avec une femme de 40 ans, Else Lasker-Schüler, juive et auteur d'écrits obscènes qu'elle lui dédia et qui tombèrent entre les mains des SS...

MORGUE

Il y a poète et poète. Quel rapport entre l'élégiaque inspiré pleurnichant ses amours perdues devant la beauté d'un lac sous un ciel étoilé, le sévère théoricien plongé dans des élucubrations métaphysico-philosophiques après lectures mal digérées de Heidegger, et un poète médecin qui a passé sa vie à disséquer des cadavres, à avoir sous les yeux pour étrange (et beau!) paysage des cages thoraciques et des bas-ventres ouverts, des cerveaux à extraire de la boîte crânienne, des vulves et des bouches à exciser, des reins, des foies à libérer de jeunes rats y ayant installés leurs nids, des jattes pleines d'un sang noir, des mains coupées, des testicules écrasés... Son premier recueil de poèmes, terrible, magnifique, ne s'intitule pas «Rêveries d'un promeneur solitaire», mais *Morgue*.



Dès lors, faut-il s'étonner de la conception que Gottfried Benn se faisait du monde de l'art et de la littérature. Lecteur de Nietzsche, il a été averti très tôt que les dieux étaient morts, «celui de la croix et ceux des vins». Pour lui, le sauveur espéré, ce sera l'art. L'art, surtout pas la culture. Le représentant de la culture croit à l'histoire, il est à la fois un «positiviste» et un «idéaliste»; le représentant de l'art est un «cynique». Les romanciers sont proches de la culture; les poètes sont attachés à l'implacable importance du mot. «Il n'y a que deux transcendances verbales, les théories mathématiques et le mot en tant qu'art.» Le roman est du côté de l'optimisme, la poésie, du pessimisme. Il juge que «la bataille mondiale entre optimisme et pessimisme reste encore à être livrée», et si une victoire est envisageable, prédit Gottfried Benn, elle ne le sera que «sous le signe du pessimisme», de la «négation»

(Bataille l'a-t-il lu?). En cas de défaite, «le style de l'avenir sera celui des robots» (Bernanos, tout proche). Message d'autant plus malaisé à faire entendre qu'il est porté après la guerre par un homme discrédité aux yeux des Allemands, suspect à ceux des Alliés. Or, c'est ce pauvre toubib de «lupanar», selon sa propre expression, aux allures de «boucher» (pour ceux qui l'avaient vu au travail sur les cadavres), qui écrit ces magnifiques vers: «Le brun clair des femmes chancelle sur le brun sombre des hommes:/ Retiens-moi! Dis, je tombe!/ Je suis si lasse dans la nuque/ Ô, cette ultime odeur douce et fiévreuse/ Qui monte "des jardins"» Ou, dans son poème *Madone*: «Délivré en son fond/ et devenu très beau/ le peuple pillard de mon sang/ chante alléluia!» ■

Gottfried Benn.
(© Archiv S. Fischer Verlag)